

# L'autre Haussmann

NICOLAS VERON

Alexandre Gady a raison : les réalisations de l'haussmannisme, comme tout urbanisme peut-être, sont imparfaites, souvent inachevées, parfois engagées mal à propos. Alexandre Gady a tort : l'oeuvre accomplie par le Préfet de la Seine de 1853 à 1869 ne peut se résumer à une parenthèse inutile et destructrice dans l'histoire de Paris, et certains de ses enseignements peuvent même encore servir.

## Une stratégie de lisibilité

L'haussmannisme est avant tout une méthode et un ensemble de principes, plutôt qu'une collection de projets et de réalisations. Donnons acte à Alexandre Gady que ces principes doivent être considérés comme le fait d'une époque plutôt que d'un seul homme : certains sont apparus avant 1853, pendant la période où Rambuteau était préfet (1833-1848), et les paternités ultérieures sont partagées entre l'Empereur, son préfet et les services techniques. C'est pourtant à Haussmann qu'il revient d'avoir conduit leur synthèse et leur mise en oeuvre sur une grande échelle.

S'il fallait résumer en un mot cette méthode d'aménagement urbain, on pourrait dire qu'il s'agit avant tout d'une stratégie de *lisibilité*. Toute cité nécessite des éléments de lecture à sa mesure ; ceux que Paris avait hérités de l'Ancien régime étaient devenus trop petits pour elle. Haussmann a doté la capitale des axes et des points de repère qui servent aujourd'hui encore à s'y orienter. L'effet unificateur des grandes avenues haussmanniennes est tel qu'on en vient à l'oublier : mais souvenons-nous par exemple que la place Denfert-Rochereau, mise depuis Haussmann par le boulevard Saint-Michel en continuité visuelle directe avec l'île de la Cité, en est distante de plus de deux kilomètres ; Chateaubriand, qui y vivait sous Louis-Philippe, n'y voyait qu'un confin lointain et périphérique de Paris.

L'exigence de lisibilité s'applique à l'échelle de la ville tout entière ; son instrument principal est l'organisation hiérarchique des voies de circulation, définie pour la première fois dans le règlement de 1859. Celui-ci est sans doute le premier document d'urbanisme parisien à avoir été appliqué de façon rigoureuse, grâce au renforcement opéré par Haussmann du corps municipal des architectes-voyers ; il établit la distinction entre des voies majeures (plus de 20

mètres de large), les voies de desserte intermédiaire (10 à 20 mètres), et la voirie de proximité : il y a ainsi autant de gabarits de rues que d'échelons dans la hiérarchie des espaces urbains, et celle-ci assigne à chacun d'eux des caractéristiques d'autant plus précises que l'échelon est élevé. A titre d'exemple, la place de l'Opéra, carrefour haussmannien par excellence, voit se croiser tous les types de rues : deux voies majeures à l'échelle de la ville (l'avenue de l'Opéra et le boulevard des Capucines), deux voies de transit entre quartiers (les rues Auber et Halévy), et deux rues de desserte locale des quartiers adjacents (les rues de la Paix et du Quatre-Septembre) — même si, en raison de l'héritage historique et de l'importance du lieu, celles-ci sont un peu plus larges que ne l'exigerait leur fonction.

Avec la hiérarchisation des voies, il est un second instrument majeur dont a usé Haussmann pour clarifier la structure de Paris et la rendre plus cohérente et plus aisée à appréhender : loin de se cantonner au coeur historique de la ville comme l'en accuse Alexandre Gady, il a au contraire réussi à doter la capitale de centres d'intérêt périphériques. Les plus évidents sont ceux qui s'articulent autour d'une mairie d'arrondissement, que celle-ci s'insère dans un carrefour de grandes voies (XI<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>) ou définisse un territoire propre, ordonné autour d'elle (III<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>) auquel s'intègrent selon les cas une église, une école, un square ou un marché ; d'autres sont les coeurs des anciens villages intégrés à la capitale (comme Passy, Charonne, Belleville, la Butte-aux-Cailles), les carrefours majeurs (Étoile, Nation, place de Clichy) ou encore les quartiers des grandes gares, nouveaux centres majeurs mis en relation avec des voies de niveau élevé dans la hiérarchie urbaine (gare Montparnasse et rue de Rennes, gare de l'Est et boulevard de Strasbourg, gare du Nord et boulevard Magenta, gare Saint-Lazare et boulevard Haussmann).

Cette structure en réseau des centres secondaires a été insuffisamment développée après Haussmann, voire carrément négligée aux grandes heures de l'urbanisme fonctionnaliste ; l'urbanisme parisien actuel cherche à les remettre en valeur, confirmant leur pertinence après plus d'un siècle écoulé. Si à cet égard Haussmann a limité son action aux vingt arrondissements de 1860 et ne l'a pas poursuivie

jusqu'aux limites du département de la Seine, c'est parce que, comme le rappelle Gady, l'espace à l'extérieur de l'enceinte bastionnée de Thiers était alors presque exclusivement rural. Par ailleurs, les fortifications représentaient une coupure large de plusieurs centaines de mètres, démantelée seulement à partir de 1919, qui interdisait la continuité urbaine de part et d'autre de ce qui est aujourd'hui le Périphérique.

Alexandre Gady déplore avec raison la disparition massive, au XIX<sup>e</sup> siècle, des jardins intérieurs et des parcs privés qui faisaient le charme du Paris d'Ancien Régime. Mais cette disparition résulte de la pression foncière et de la densification qu'ont connu toutes les grandes villes européennes à la même époque du fait de la pression démographique. Haussmann n'a pas, comme l'en accuse notre procureur, remplacé des espaces verts privés par des jardins publics de qualité et d'étendue moindres ; il a seulement tenté de pallier la disparition irrésistible des jardins privés par la création d'espaces verts publics jusque-là inédits en France.

## Paris en 1853, la banlieue en 1996

La stratégie de lisibilité développée par Haussmann a porté ses fruits : le réseau de voies et de centres principaux et secondaires de Paris, ordonné par lui, sert encore aujourd'hui de manière globalement satisfaisante pour l'ensemble des transports de surface dans la capitale ; contrairement à ce que semble penser Alexandre Gady, ce n'est pas une mince performance. Les voies percées plus tard, comme le boulevard Raspail, la rue Réaumur ou, tout récemment encore, le tronçon ouest de la rue Armand-Carrel dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, l'ont été en général conformément aux plans qu'il avait tracés. Les destructions ont certes été trop nombreuses, mais il convient de les comparer à celles des époques précédentes. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a détruit plus de monuments historiques à Paris que le XIX<sup>e</sup>, alors qu'il a beaucoup moins construit ; même sans prendre en compte la période révolutionnaire et ses innombrables démolitions d'églises, de chapelles et d'abbayes, le vandalisme a eu aussi ses riches heures à la fin de la monarchie. L'église et le cimetière des Innocents, aux Halles, ont été rasés en 1780 ; les portes Saint-Honoré, Saint-Antoine et Saint-Bernard sur l'enceinte de Charles V, respectivement démolies en 1773, 1778 et 1787 ; la forteresse du Petit-Châtelet, au débouché du Petit-Pont sur la rive gauche, abattue en 1782. L'hôtel de Soissons, chef-d'oeuvre de Germain Boffrand près de Saint-Eustache, a été rasé en 1748 (il n'en reste que la tour d'observation astrologique, accolée à la Bourse du Commerce) ; celui de Condé, immense demeure occupée un temps par Marie

de Médicis, a fait place en 1764 au quartier de l'Odéon ; l'hôtel Guénégaud-Conti, dessiné par Mansart face au Pont-Neuf, a été démoli en 1768. Les maisons du pont Notre-Dame, peut-être l'ensemble architectural Renaissance le plus extraordinaire de Paris, ont disparu en 1787.

Les limites de l'haussmannisme sont à rechercher ailleurs : dans les bornes mêmes du Paris dans lequel il est intervenu, du fait des contraintes militaires précédemment évoquées. Si Haussmann a fixé la structure de Paris *intra-muros*, il n'en est pas de même lorsqu'on franchit le Périphérique : à l'extérieur, on devine le chaos urbain que serait devenu Paris si le baron et ses successeurs n'avaient pas engagé les fortes interventions dont nous avons hérité. Ce qu'il est convenu d'appeler la "petite couronne" de la capitale, de Malakoff à Montreuil, du Pré-Saint-Gervais à Saint-Ouen, de Levallois-Perret à Boulogne-Billancourt et à Vanves, et au-delà entre Créteil, Fontenay-sous-Bois, Bobigny, Asnières ou La Courneuve, se caractérise par l'émiettement infini des territoires et l'absence de lignes de force comparables aux grands axes de lisibilité parisiens. Les points d'intérêt y sont assez nombreux, mais ne bénéficient pas des liaisons qui permettraient d'en faire des repères pour le plus grand nombre.

Il est tentant d'esquisser un parallèle entre cette banlieue de 1996 et le Paris pré-haussmannien de la monarchie de Juillet. Alexandre Gady rappelle opportunément que celui-ci n'était pas un ramassis de taudis uniformément insalubres, tout comme la proche banlieue n'est pas faite que de quartiers difficiles ; de même que la périphérie de Paris en 1853 présentait des centres mineurs hérités du passé (les villages englobés dans l'annexion de 1860), la proche banlieue comporte aujourd'hui des points d'attraction à l'identité plus ou moins affirmée, à Saint-Denis, Neuilly-sur-Seine ou Vincennes — ou, plus loin, Versailles et les villes nouvelles créées par Paul Delouvrier. Mais, à l'instar du Paris périphérique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la petite couronne est avant tout un *patchwork* d'enclos, de parcelles plus ou moins grandes de territoire aux fonctions variées et sans véritable liaison entre elles. Celles-ci sont nées de la pratique du zonage et des ZAC comme, un siècle et demi plus tôt, les lotissements engagés sous la Restauration sur les terrains de la plaine de Grenelle, de la Goutte-d'Or ou des Batignolles étaient issus de mécanismes fonciers qui isolaient de grandes parcelles promises à un développement séparé.

D'autres aspects de l'héritage haussmannien le relie à l'actualité. Haussmann a su recourir systématiquement pour ses transformations de Paris à l'initiative privée, guère bridée par des règlements architecturaux d'une sévérité pourtant jamais égalée. L'obligation de prévoir des balcons aux deuxième et quatrième étages

et de construire le cinquième en retrait de la façade, avec des hauteurs de corniche et des largeurs de travée strictement délimitées, n'a pas rebuté les promoteurs, bien au contraire. Le bon urbanisme crée de la valeur économique : nul mieux qu'Hausmann ne l'avait compris. Les dérives financières dénoncées par Jules Ferry dans ses *Comptes fantastiques d'Hausmann* (1869) ne remettent pas en cause ce constat.

Pour se persuader de la valeur de l'hausmannisme, il suffit de considérer *a contrario* l'effet de l'urbanisme fonctionnaliste du XX<sup>e</sup> siècle, dont les instruments réglementaires actuels — schémas directeurs, plans d'occupation des sols, zones d'aménagement concerté — poussent à la séparation et à la division des territoires urbains. Ces instruments créent spontanément des enclaves dans la ville, alors que la démarche hausmannienne tendait à ouvrir et à faire disparaître celles-ci. C'est peut-être ce qui explique la quasi-absence de ghettos sociaux ou ethniques dans les secteurs où Hausmann est intervenu à l'intérieur de Paris *intra-muros*.

Ce qui rend l'hausmannisme intéressant pour notre époque, on l'aura bien compris, n'est ni la typologie d'immeuble en pierre de taille qui porte son nom, ni l'intervention massive dans les centres historiques denses comme les quartiers des Écoles, de la Cité ou des Halles, intervention que notre attachement au patrimoine nous interdit. L'actualité d'Hausmann, c'est sa définition d'un objectif de lisibilité à l'échelle de la ville, et la création correspondante d'un système de formation du paysage de la cité en vue de servir cet objectif — du mobilier urbain aux gabarits de rues et aux règlements d'urbanisme.

La proche banlieue parisienne ne manque ni d'infrastructures, ni de centres d'intérêt, mais elle est atomisée, parsemée d'enclaves, sans cohérence urbaine et sans lisibilité. Elle a autant besoin de se voir définir une image d'ensemble que n'en avait le Paris de 1850, qui recelait pourtant tant de monuments insignes. Reconnaissons avec Alexandre Gady les excès et les dérives parfois regrettables de l'hausmannisme, mais que cela n'occulte pas ses vertus premières : le "pragmatique" Hausmann a réussi là où le XX<sup>e</sup> siècle a échoué, en démontrant que stratégie urbaine, liberté économique et croissance peuvent aller de pair. Une telle vision ne pourrait-elle pas à nouveau, dans le futur, être une source d'inspiration pour l'action publique ?

NICOLAS VERON